

Recueil de l'entretien avec Georges Quenot¹ du 19.11.2020
Dans le cadre du Comité de St Nazaire de la SMLH
Propos recueillis par Sylvie Lainé, du Comité de St Nazaire de la SMLH



Né le 12 août 1925, Georges Quenot se trouve plongé, en pleine adolescence, dans la 2^{ème} guerre mondiale. Il s'engage dans la résistance, devient membre du réseau Combat. Tout juste bachelier, élève en hypokhâgne, de santé fragile, il est arrêté en janvier 44, dans les Pyrénées orientales, détenu à la citadelle de Perpignan puis transféré au camp de Compiègne, avant sa déportation à Buchenwald.



Q : Qu'est-ce qui vous a incité, encore adolescent, à rejoindre la résistance ?

Georges Quenot : L'humiliation ! En 1940 la France était une très grande puissance. Je vivais dans un milieu de patriotes, nous avions un culte pour le pays, nous pensions que nous étions invincibles, que personne ne pouvait nous vaincre, parce que notre armée avait gagné la dernière guerre. Dans mon environnement, il y avait beaucoup d'anciens combattants, qui partageaient une profonde culture de la patrie. C'est pourquoi j'ai réagi à l'humiliation que semblait nous infliger cette nouvelle guerre, en la refusant, en rejoignant la Résistance.

¹ Validation de Georges et Jacqueline Quenot le 22.11.2020

Le camp de concentration de Buchenwald (la « forêt de hêtres ») est en Thuringe, aux portes de Weimar, la patrie de Goethe. L'entrée est surmontée de l'inscription : « Jedem das Seine » (« À chacun son dû »)... Et quel « dû » ! Travaux inhumains sans autre fin qu'exténuer, avilir, anéantir, appels interminables, faim atroce, saleté, manque de sommeil et de la plus élémentaire intimité, coups, typhus...

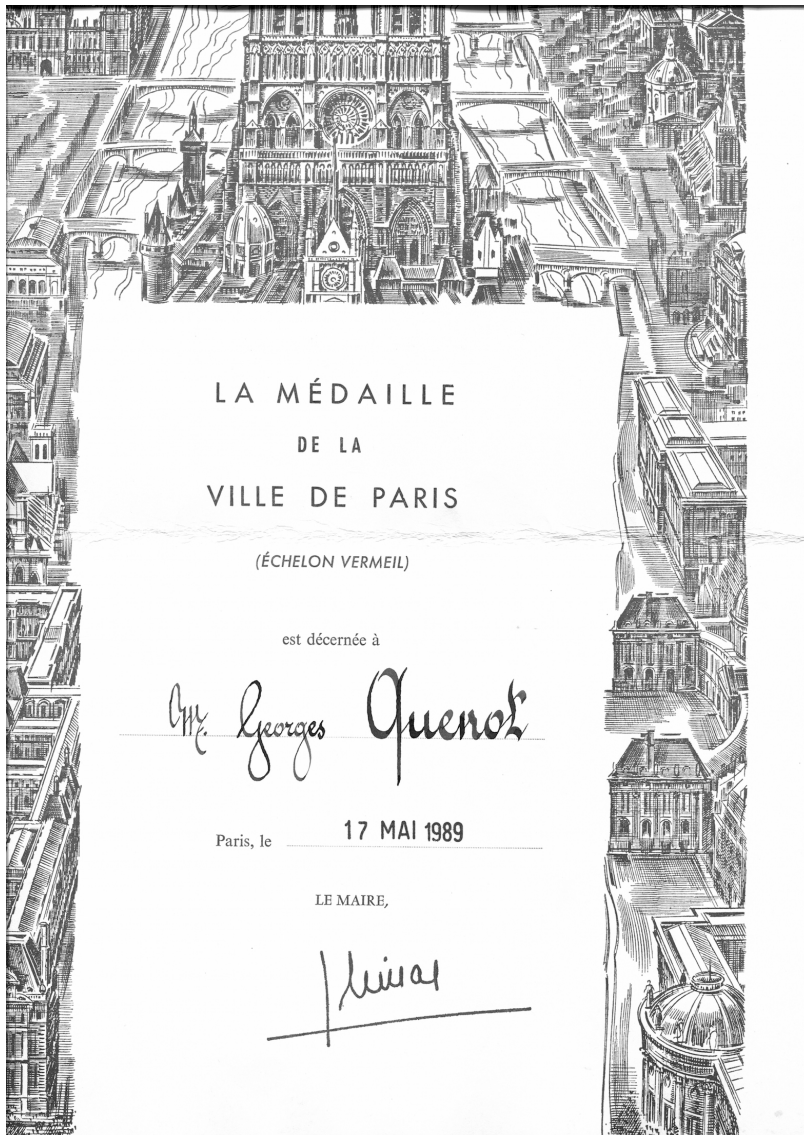
Georges Quenot y est devenu le n° matricule 42859, il est, aujourd'hui, en 2020, à 95 ans, l'un des derniers déportés pour faits de résistance.

Retenu plus d'un an d'abord au block 14, puis en kommando près d'Halberstadt (la ville la plus proche), il est libéré en avril 1945 par les troupes du général Patton.



Q : Comment avez-vous « tenu » dans cet enfer ? Qu'est-ce qui vous a permis d'y survivre ?

GQ : J'avais la foi, une foi très forte, très profonde. Je pense que c'est cette foi qui m'a permis de tenir. Et autre chose : mon environnement au camp. Je me suis retrouvé dans un milieu où j'ai rencontré des officiers, des professeurs, tout un milieu où chacun faisait preuve de rigueur, d'exigence. J'ai bénéficié de toute la force de caractère de ceux qui étaient autour de moi, des personnes exceptionnelles.



Q : Et votre « vie d'après », quelle fut-elle ? Professionnellement et comme citoyen ?

GQ : J'étais très marqué par le milieu des officiers avec lesquels j'avais vécu à Buchenwald, et, de ce fait, je caressais l'espoir de faire une carrière dans l'armée. Cela a abouti : j'ai fait, dans ce cadre, un séjour en Afrique du Nord. Malheureusement, je suis tombé malade, une maladie qu'on appelle le mal de Pott, c'est-à-dire une tuberculose osseuse, conséquence de ma déportation. J'ai été hospitalisé pendant plus d'un an, quinze mois, à l'hôpital militaire Percy de Clamart, pour soigner mon mal de Pott et pour me greffer.

Le retour de déportation avait ainsi été très dur. J'ai eu beaucoup de mal à m'adapter, beaucoup de difficultés. Je vivais dans une certaine solitude. Même si je les ai surmontés, ces moments furent pour moi vraiment très difficiles, et j'en conserve des souvenirs douloureux.

Je suis ensuite entré dans un grand laboratoire de produits pharmaceutiques et là, en revanche, je me suis bien adapté, j'ai réussi à faire une carrière correcte, à vivre correctement, bien que cela ne corresponde pas à mes goûts profonds.

Dans ce laboratoire, j'ai bénéficié d'une formation solide sur le plan médical et pharmaceutique. Aussi ai-je acquis une certaine compétence en matière de toxicologie, que j'ai appliquée en m'engageant dans une action sociale dans le domaine des dépendances, alcoolisme, usage de drogues etc. J'ai, dans ce cadre, enseigné à l'université de Paris VII, pour un public d'étudiants. J'ai également créé et dirigé une structure de soins, ce qu'on appelle un dispensaire de soins, pour la Ville de Paris. J'y ai engagé des médecins. Et du fait de mes fonctions, je suis entré en contact avec des hommes politiques parisiens, par exemple certains assistants de Jacques Chirac, que je n'ai pas personnellement connus. C'est à cette occasion que je me suis vu remettre la médaille de vermeil de la Ville de Paris.

Q : On vous sait passionné de lettres médiévales. Comment ce goût vous est-il venu ?

GQ : Quand j'étais à l'hôpital Percy à Clamart, il y avait un centre universitaire créé pour les patients de l'hôpital. On avait la possibilité d'y suivre des cours. Aimant beaucoup la littérature médiévale, j'y ai suivi les cours dédiés qui y étaient proposés. Cela ne servait à rien mais ça me faisait plaisir ! Vous savez, le Moyen-Âge, contrairement à ce qu'on croit, ce n'était pas une période obscure. Des mouvements se dessinaient, la vie intellectuelle était très active : ça fermentait avant de déboucher ensuite sur la Renaissance. Des avancées importantes ont été réalisées dans le domaine de la poésie, avec des poètes aussi remarquables que Jean de Mun² par exemple. J'appréciais beaucoup ces poésies, qui évoquait une vision de la vie qui me plaisait et correspondait à mes goûts.

Il faut savoir que j'appartiens à une génération qui lisait beaucoup. Il n'y avait ni cinéma, ni radio, ni bien sûr de télévision, lorsque j'étais adolescent. Ce qui existait alors dans ce secteur était entre les mains de l'occupant. Le seul plaisir qu'on avait à l'époque, c'était la lecture. Du coup, notre culture littéraire était vraiment très développée. On lisait quatre à cinq livres par semaine, vous savez ! Nous n'avions que la lecture pour loisir. Ma génération est celle du livre. Aujourd'hui, c'est la génération du visuel. Pour quelqu'un comme moi, c'est beaucoup plus difficile.

*

Le 23 avril 2015, Georges Quenot est nommé au grade de chevalier dans l'ordre national de la légion d'honneur, par décret de François Hollande, sur proposition de Jean-Yves Le Drian, alors ministre de la Défense. « Cette distinction vient récompenser son engagement et les qualités dont (il a) fait preuve au cours du Second conflit mondial pour permettre la libération du territoire national. ».



² JEAN DE MUN ou DE MEUNG a continué, entre 1270 et 1285, 40 ans après Guillaume de Lorris, le *Roman de la Rose*, lui ajoutant plus de 18 000 vers octosyllabiques.

Q : Que représente pour vous la légion d'honneur ? Quelles valeurs porte-t-elle ? Quel modèle de civisme ?

GQ : Récipiendaire de deux décorations, j'aurais pu la demander. Eh bien ! Sachez que je ne l'ai pas fait. Je me refuse à demander une décoration. Ou on me l'accorde parce que je l'ai méritée, mais sinon, je ne vais pas la solliciter. Mon dossier a dû être trouvé, sorti et proposé au ministre. Sinon, je ne l'aurais jamais eue.

Cela dit, pour moi, la légion d'honneur évoque surtout le souvenir de mes camarades de camp. Je m'y étais notamment lié d'amitié avec un garçon, fils d'un colonel de l'armée, qui avait un an de moins que moi. Ensemble, on parlait littérature, on parlait de nos vies, de nos projets. On en parlait tout le temps. Je pense souvent à lui, il était merveilleux. Il n'est pas rentré. Il est mort là-bas, à Buchenwald. Ma légion d'honneur, c'est aussi un peu pour lui que je l'ai reçue et accueillie

Q : Votre épouse, Jacqueline, constamment à vos côtés, vous qualifie de « monument ». Quelle place pour la famille dans un parcours tel que le vôtre ?

GQ : Si je suis vivant, c'est grâce à ma femme Jacqueline. Nous avons une grande différence d'âge : lorsque je l'ai rencontrée, j'avais 50 ans. Nous avons une fille et deux petits-enfants. La révélation de la famille, cela a été la naissance de ma fille, Séverine. Cela a bouleversé ma vie. Voyez-vous, notre nourrice ne nous convenait pas, ça ne se passait pas bien. Un soir, j'ai décidé que ce serait moi qui garderais Séverine. Je pouvais me le permettre, ma femme qui travaillait à l'époque ne le pouvait pas. Et à partir de là, je me suis occupée de ma fille pendant deux ans. Et je vais vous faire une confidence : la plus belle période de ma vie, c'est celle où j'étais « mère » de mon enfant. Je l'étais du matin huit heures jusqu'à cinq heures du soir. Je suis devenu très calé en soins de bébé, jusqu'aux plus humbles !

Quelles valeurs souhaitez-vous transmettre à vos deux petits-enfants ?

GQ : Je suis très attaché à la rigueur, aux fondamentaux de la vie : la foi, s'en tenir à ses convictions profondes, au respect de la Loi. Ayant beaucoup de mal à me soumettre à des dogmes, ma foi est essentiellement spirituelle. Quant à la rigueur, j'ai toujours essayé d'en faire preuve, le plus possible. Et j'avais un ami psychanalyste, qui parlait toujours de la Loi et en disait : attention ! c'est important de ne pas La transgresser. Cela m'est resté.

Pour moi, et, je le souhaite, pour mes deux petits-enfants, Manon et Tom, les fondamentaux que sont la foi, la rigueur et le respect de la Loi sont essentiels.

Merci Georges et Jacqueline Quenot !

*